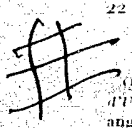


# Feuilles Libres 25 Janvier 1938

## QUAND CALIBAN FAIT DE LA POLITIQUE



Quelques jours avant que ne parût le « Retour d'U. R. S. S. », nous luecions ici même l'appel angoissé à André Gide. Celui qui était pour nous le symbole même de la sincérité, et dont nous connaissions les doutes, le tourment, saurait-il parler à temps ? Saurait-il secouer les perfides chaînes d'un néo-conformisme triomphant ? Saurait-il être fidèle à lui-même ou abdiquerait-il, comme d'autres, devant ce suprême effort ?

Il parla ; et on sait la suite ; et le torrent d'injures dont il fut abreuvé, plus pénible encore que les attaques, il lui fallut aussi subir le lâchage sournois de beaucoup sur qui il avait pu compter. Et voici qu'aujourd'hui se joint à la troupe des aboyeurs celui que nous estimions sans doute le plus après lui : Jean Guéhenno. Et notre amertume se fait plus amère.

On sait l'histoire. « Vendredi » a refusé d'insérer un article de Gide ; Gide s'en est plaint. Et Guéhenno a longuement répondu (2). Réponse lamentable ! Que nous étions loin de soupçonner un tel glissement de notre cher Guéhenno !

Voilà Gide accusé de « chanter la palinodie » ; c'est facile. Il s'est permis d'attaquer : « la Ligue des Droits de l'Homme, elle-même », « êtes-vous vraiment si naïf, Guéhenno ? » ; et encore, « Vendredi », lui-même. Et Guéhenno de s'insurger ! Après la L. D. H., hélas ! mais après « Vendredi », hélas ! De là à dire que Gide satisfait à de « ludes combinaisons », voire à des « rancunes personnelles », il n'y a qu'un pas que Guéhenno franchit allégrement. On comprend moins qu'il lui reproche en même temps d'avoir « dénoncé l'engagement amical » qui les liait l'un à l'autre. Qui donc fait ici une question personnelle ? Ce n'est d'ailleurs pas la seule contradiction qu'il y ait dans la lettre de Guéhenno. Ne met-il pas Gide au rang des « sectaires », des « partisans fanatiques et aveuglés par la discipline d'un parti », ce qui ne l'empêche pas, quelques lignes plus loin, de le traiter sévèrement d'« indiscipliné ». Et quand Guéhenno parle de l'U. R. S. S. comme de « la plus chère expérience humaine que l'histoire contemporaine nous propose » qui donc apporte dans le débat du parti-pris et de l'aveuglement volontaire ?

Plus grave encore est cette apparente incompréhension que Guéhenno feint de manifester à l'égard de l'œuvre entière d'André Gide. Ce perpétuel souci de l'immoraliste d'être avant tout soi-même et toujours vrai à travers tous les avatars extérieurs, cette constante quête de l'homme sous la carapace sociale, selon la meilleure tradition de l'humanisme, cela a écrit : « une curiosité aussi vaine qu'exigeante », « des agitations et des erreurs », « une façon personnelle d'envisager la politique » en vue de « la découverte de soi-même ». Bref, l'action sociale de Gide serait celle d'un dilettante aux goûts pervers (passons sur les allusions qui se veulent blessantes). Pour un peu il l'accuserait de n'avoir cherché que le plaisir masochiste de se faire injurier, tel certains personnages de Dostoïevski. Or, pour l'inflexible Guéhenno que nous ne savions pas si rigide, « les erreurs des grands hommes n'engendrent que faiblesse et dégoût ». Nous ne

serions pas, nous, aussi rigoureux ; quand nous comparons le Romain Rolland d'aujourd'hui à ce qu'il fut jusqu'en 1935, nous n'éprouvons ni faiblesse, ni dégoût, mais seulement une très grande tristesse ; mais, par contre, la fidélité d'un Gide à soi-même nous est un précieux réconfort.

Et certes, nous savons bien que sincérité n'est pas vérité. La vérité, nous allons la chercher. Mais peut-on dire que la sincérité de Gide « ne lui coûte rien » ? Peut-on dire cela de l'auteur de « Si le grain ne meurt » ? Et ne coûtait-elle que le coup de pied de Guéhenno, croit-on que ce n'est rien ? Vous faites, dit encore Guéhenno, « la politique biographique » ; autrement dit, vous donnez trop d'importance à votre personne. Ne voit-il, ne sait-il donc pas, vraiment, que la personne de Gide n'a ici aucune importance, mais seulement sa pensée qui est, et veut être celle d'un homme libre, et qui vaut pour tous ceux qui veulent rasier libres ?

« Je n'ai jamais attaché aucune importance à votre pensée politique ». Quelle est donc la pensée politique de Guéhenno, et quelle importance pouvons-nous lui attribuer ? Voici : entre tous les hommes et les groupes qui sont ou se disent à gauche, il s'agit de ne pas perdre parti ; entre les diverses têtes de la pensée (1) politique dite de gauche, des radicaux aux trotskystes, Guéhenno se défend de choisir. Ce qu'il veut, c'est qu'ils triomphent tous ensemble, c'est que « tous gagnent ». On croit rêver devant tant de candeur. Comme s'il était possible que radicaux et trotskystes, que communistes et socialistes même, gagnent ensemble ! comme si le succès des uns n'était pas du même coup l'échec des autres ! Rêver d'un tel amalgame, c'est certes très concevable pour des combinaisons ministérielles ; aussi pour un journal en quête de clientèle ; mais comme « pensée politique » ?

Et pourtant ce n'est pas lui-même, c'est bien Gide que Guéhenno prétend désigner quand il parle du « plus mauvais témoin qui soit en matière politique ». « Vous jetez le trouble dans les esprits », lui dit-il. Combien plus profitable, en effet, la douce confusion qui peut laisser croire que radicaux, blumistes, pivertistes, staliniens et trotskystes poursuivent en commun le même chemin fleuri en se tenant par le petit doigt et en chantant des hymnes d'allégresse !

Mais non, ne déformons pas l'attitude de Guéhenno, elle n'est pas drôle, elle est tragique. C'est celle d'un militant fourvoyé, entre tant de milliers d'autres, « Nous n'écrivons pas comme un rentier, dit-il, comme un pur esprit, un dilettante » et nul ne peut douter de sa sincérité ; de cette sincérité qui n'est pas la vérité. « Nous sommes engagés » — « Nous avons un autre sens de l'engagement politique » — « Nous sommes dans un combat » et il ajoute : « Je ne parle pas (dans Vendredi) tout ce qu'il me plairait d'y écrire ». Terrible dialectique ! Nous sommes engagés d'accord ! mais dans quoi ? Et si c'est dans un fourbir ! Faugra-t-il s'y enliser ? N'a-t-on plus le droit de chercher à comprendre ? Comme à la caserne, alors ! Et ceux qui sont partis pleins d'illusions et d'espoirs en août 1914, qui

se sont « engagés » eux aussi, pour la plus juste des causes, pensaient-ils, ont-ils eu tort de perdre en route leurs espoirs et leurs illusions, du côté de Verdun ou du Chemin des Dames ? Eurent-ils tort de tourner leurs regards vers Kienthal et vers Zimmerwald ? « Je ne publie pas tout ce que j'aimerais d'y écrire ». Alors, vous mentez ? Au moins par omission ! Comme tant d'autres l'ont fait, patriotiquement, entre 1914 et 1919. Alors, c'est Gustave Hervé qui avait raison : quand le combat est commencé, on ne cherche plus qu'à tort et qui a raison ! C'est bien là-dessus que comptent les gouvernements, c'est bien ainsi qu'on mène les hommes, qu'on les a toujours menés. Hier pour le Droit et la civilisation ; demain contre le Fascisme de l'extérieur et pour la défense inconditionnée de l'U. R. S. S.

Eh oui ! Ce qui fait le désespoir de certains d'entre nous, c'est bien de voir que toujours les mêmes bêtises, les mêmes erreurs, Guéhenno recommencent sans cesse sous de nouveaux visages ; c'est de voir qu'il suffit de changer l'étiquette pour que les hommes ne reconnaissent plus les vieux poisons. Il suffit que le Cartel des Gauches se nomme Front Populaire, que la tyrannie se qualifie de soviétique, que les alliances s'appellent bande des pays pacifiques, que les armements soient baptisés précautions et que la guerre se nomme défense

de la Paix. Et on remet ça avec enthousiasme.

Mais nous pensions du moins que c'était le lot de certains, des meilleurs d'entre nous, de ne pas se laisser prendre à ces pièges, d'arracher pour tous le masque de la Bête, et, comme Romain Rolland, en 1914, de montrer sous la peau du lion les oreilles de l'âne qui pointent.

Mais non, ce ne serait pas de la bonne politique, nous n'y entendons rien. « Ne vous mêlez pas de politique » dit Guéhenno à Gide. « Vous préférez les causes particulières ». Guéhenno, lui, préfère les causes communes. C'est exactement la théorie de la raison d'Etat. Avec cette conception, entre 1894 et 1902, Guéhenno eût sans doute préféré la cause commune de la France à la cause particulière du capitaine Dreyfus. « Ne vous mêlez pas de politique ». C'est aussi ce qu'on disait à Péguy ; et qu'il se disait à lui-même. Hélas ! ce sera donc toujours la même chose : il y eut la mystique dreyfusarde, et puis, il y eut la politique ; le cas Millerand. Il y a eu la mystique de Mai 36, et il y a eu la politique ; le ministère Chaunteps-Bonnet. Il y a eu la mystique du 12 Février, et il y a aujourd'hui le tirage de « Vendredi ». Louis THÉBAUD.

(1) Feuilles Libres, n° 21 (25 octobre 1936).  
(2) Vendredi du 17 décembre 1937.